

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 31

Artikel: Les femmes et le pantalon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197021>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

une trentaine de familles déjà malheureuses sont plongées en même temps dans le deuil et dans la misère.

La route est donc mauvaise. Pourquoi n'en changerait-on pas? Qu'importe, quand il s'agit d'épargner des vies humaines, un jour de plus de retard, du moment qu'on a le confort à bord? Et pourquoi, surtout, s'obstiner à traverser ces brouillards de Terre-Neuve, tellement opaques, tellement gluants et visqueux, que le soleil le plus vif n'arrive avec peine qu'à les dissiper pour un moment, qu'on ne voit rien autour de soi qu'une nuée épaisse, et que les coups de sirènes, atténus par la densité de la vapeur d'eau, n'indiquent que d'une façon moins qu'approximative, l'endroit à peu près précis d'où ils partent.

Voici déjà un très grand péril. Un vapeur allant très vite, risque de couler un bateau pêcheur qui se trouve sur sa route, ou même un voilier qui, ayant la même destination que lui, est contraint de courir des bordées pour prendre le vent.

Autre chose : un vapeur, naviguant dans les mêmes conditions, peut être littéralement éventré par un petit bateau — c'est le cas de la *Bourgogne* — qui forme ainsi coin, si l'on peut s'exprimer de cette manière et bien que ce bateau aille quatre ou cinq fois moins vite. Il n'y a pas plus dans ce cas que dans le premier — toute question de vitesse mise à part — aucune responsabilité de part et d'autre. On ne s'est pas vu à cause du brouillard.

Il suit déjà de là qu'il faut — quand on le peut — choisir une route où les brouillards ne naissent que tout à fait accidentellement.

Mais ce n'est pas tout. Ne pourrait-on pas créer deux routes maritimes d'un endroit à l'autre, l'une pour les bateaux — supposons des lignes d'Europe à New-York — partant des ports européens, l'autre pour les vapeurs quittant les ports américains. Ce qui fait réellement le danger de la grande navigation à l'heure actuelle c'est, en effet, la route unique. Les paquebots vont droit leur chemin pour économiser du charbon et gagner les primes de vitesse, et il arrive qu'allant dans des sens contraires, ils se télescopent.

Il faudrait, cependant, en finir une fois pour toutes. Voilà plus de cinquante ans qu'on parle de deux routes maritimes dans les eaux très fréquentées. Pourquoi les ministères de la marine des divers pays du monde ne provoquaient-ils pas une conférence internationale dont la décision aurait force de loi?

Les femmes et le pantalon.

On écrit de Londres :

Hyde-Park a vu défilier dimanche après-midi un cortège de manifestations qui rompait heureusement avec la banalité ordinaire des démonstrations de ce jour en cet endroit. Nous voulons parler de la manifestation des femmes cyclistes en faveur du port du pantalon.

La tentative s'est terminée par un insuccès, presque par un désastre. Quand on rencontre dans Londres une femme pédalant dans le costume rationnel du cyclisme, soit le pantalon bouffant, les bas et les brodequins, c'est à qui parmi les passants montrera le plus d'indignation et de dégoût, la voyageuse fut-elle exquise. On n'en rencontre d'ailleurs que par exception, et c'est presque toujours une étrangère. Les dames cyclistes françaises, qui sont venues à l'Aquarium de Londres prendre part à des matches internationaux, avaient été prévenues qu'elles eussent à ne pas sortir dans les rues en culotte et elles se conformaient à cet avis.

On conçoit dès lors l'émotion des Londo-

niens et des Londoniennes en apprenant que cinquante-six dames ou demoiselles cyclistes, appartenant à un même club, devaient se réunir, le matin à dix heures, devant Hyde-Park, pour partir en cortège vers Hammersmith et Kew, et que toutes ces dames porteront des culottes. Il y avait foule une heure avant le moment fixé pour le rendez-vous, et la première cycliste en culotte arrivée devant la statue de Wellington a été l'objet d'une ovation dont elle se fut certainement volontiers passée. Elle déboucha sur la place escortée à la course par une centaine de gamins qui lui adressaient les quolibets les plus désagréables et parfois les plus divertissants. Chacune de ces dames augmenta peu à peu la foule déjà assez grosse qui s'était assemblée pour contempler les cent douze mollets que le club des cyclewomen se décidait à livrer à la publicité. Vers dix heures, l'encombrement était tel que la police a dû intervenir.

Des agents en uniforme ont entouré les dames en culottes, en les exhortant à quitter la place le plus vite possible pour échapper aux râtelles dont elles étaient l'objet et pour ne pas gêner plus longtemps la circulation. Fidèles à leur serment de la veille, elles ont attendu le coup de dix heures pour se mettre en marche et nous leur rendons volontiers cette justice que pas une ne manquait au rendez-vous. On les a vues enfin disparaître dans la direction des jardins de South-Kensington, toujours escortées de gamins ironiques, mais très crânes sous les huées. La promenade aux environs de Londres n'a pas dû manquer d'incident.

Habilo à la trâblia, patet à l'ovradzo.

Habilo à la trâblia, habilo à l'ovradzo, s'on dit, et c'est, ma fai, bin veré, kâ, vo vaidés bin soveint dè elliao gaillâ que sont coumeint lè monsus que vont sè repêtrè dein elliao grands z'hôtets dè vela, pâvont restâ dâi z'hâorès dè temps po medzi, et quand sont à l'ovradzo sont patets qu'on dianstro et n'avancont rein. Vo z'en vaidés assebin dâi z'autro qu'ont visto fê à trâblia, que sont dâi sâcro à l'ovradzo et que vo massacrânt dâo travau ein vâi-tou, ein vouaiquei.

Sé prâo que, quand vo z'ai lo pétro bin garni et que vo z'ites bin rappoyi, cein vo baillé dè l'acquouet et dâo coradzo; vouai-ti-vai on sâitâo qu'a fâi dâi bounès dix z'hâorès âobin qu'a bin dinâ, coumeint vo fot bas lè z'andains. L'est tot coumeint se vo montâ 'na poya avoué on tsai bin tserdzi, se vo ne bailli pas on picotin d'aveina à votra grise, vo faut allâ queri cauquon po drobiliâ âobin vo z'ai bin dâo mau à vo z'en sallî.

Mâ, vo vaidés prâo soveint assebin dè elliao lulus qu'ont dâi z'estomè à dou z'êtâdzo, que pâvont reduire dâi quatré z'assietâ dè soupa sein comptâ lo resto et que ne sont tot parâi què dâi nioussès quand s'agit d'impougnî lè z'ésès et dé férè qu'ie que sâi. Po elliao z'ique, lè faut laissi io sont et faut bin sè gardâ dè lè preindre ein dzornâ.

On Savoyâ, qu'on lâi desâi Barbotson, étai on gaillâ dè ellia sorta et l'allâvè ein dzornâ decé delé. Coumeint fasâi assebin lo saitao, s'étai eingadzi po lè fenêsons tsi la Nanette dâo Tsâno d'avau, 'na brava véva, on pou simplietta, que fasâi martsi li-mimo son bin du la moo dè se n'hommo.

On matin que Barbotson dévessâi allâ sciyi tot solet à n'on prâ on bocon liein, stusse s'aminé à l'hotô po dédjonnâ, et, quand l'eut bu on part d'écouallettès dè café, medzi 'na piliatèlâ dè truffès frecachès avoué cauquies cantineaux dè pan et dè toma après, la Nanette lâi fe :

— Dis vâi, Barbotson, coumeint lo prâ que

te vas sciyi hoai est on bocon liein, cein vâo bin mè gravâ d'allâ tè portâ à dinâ, vu que su tota soletta et que su d'obedzi dè restâ à l'hotô po gouvernâ lè z'ermaillès; assebin sâ-tou quie? Coumeint y'è dza met retsâodâ la soupa et tot cein que faut po midzo, tè faut dinâ tot lo drai, cein mé farâ bin serviço et dinse, n'aré pas fauta dè lo tè portâ.

— Bin se vo voliâi, noutra mâitrè, fa l'autre; bailli pi la soupa!

Adon la Nanette lâi portè su la trâblia 'na terrina dè soupa ai favioulès et mon gaillâ sè met à ein medzi on part d'assietâ, après quiet l'accrosè 'na demi-dozanna dè truffès boulâtè avoué dè la campouâta et on bocon dè bajou, pu sè vaissè avoué la tsana, on part dè verro et quand l'eut tot baffrâ sè peinsavè! « Qu'on est bin quand on a medzi oquie! »

Mâ Barbotson n'étai pas onco bin ravondâ et fasâi pas état d'avâi couâide de modâ sciyi; assebin dese à la vilha :

— Attiutâ, tanta Nanette, du que su dinse ein avance po lo medzi, vo faut assebin mé bailli tot lo drâi lo soupa et vo n'arâi pas fauta dè vo mettrè ein cousins por mé hoai sâi po lo medzi, sâi po lo baire, voliâi-vo?

— Por mé, que cein mè fa-te? dese la vilha, tai! Et lâi reposâiè cauquies z'assietâ dè soupa dein la mermita, remet su la trâblia lo pan et la toma et retracè queri 'na tsana dè vin, ein sè deseint: « C'ein m'arreindzè bin, y'aré on relavâdzo dè mein po sta né! »

Quand Barbotson eut tot reduit, la Nanette lâi fe :

— Ora que t'as bin dédjonnâ, bin dinâ et bin soupa, te dâi férè on tot crâno ovrâi et compto que te vas poâi tot mè sciyi cé prâ hoai!

Adon l'autro lâi repond :

— Attiutâdè, tanta Nanette, quand y'è soupâ, y'è coutema d'allâ mè reduirè; ora vè mè remisâ à la paille. A déman, bouna né! Et mon gaillâ sè lâivè et fot lo camp dremi.

Ein vouaiquei on ovrâi d'attaque!

C. T.

La verrue et la loupe.

Une verrue au bout du nez

Servait de mouche au plus joli visage;

Tous les discours du voisinage,

Sur cet objet étaient tournés.

Chacun, fort librement, en parlait à sa guise,

Imaginait quelque bêtise,

Ou débitait de plats propos,

Pour accabler la dame aimable,

Dont la verrue insoutenable

Donnait l'alarame à tant de sots.

L'on ne causait enfin que d'elle dans la ville,

Et tout autre sujet devenait inutile;

Les femmes, surtout, s'en mêlaient,

Du bout du doigt se la montraient;

L'une tombait en défaillance

En regardant cette excroissance;

L'autre en prenait quelque vapeur,

Ou la citait avec horreur;

Celle-ci faisait la sucrée,

Et celle-là la mijaurée;

Nulle n'était sans son caquet,

Et toutes lançaient leur paquet.

Un certain jour, une commère,

Au maintien grave, à l'œil austère,

Ayant le nez des plus unis,

Et tous les traits bien arrondis,

Par accident rencontre en rue

La pauvre dame à la verrue,

Et, sans aucun ménagement,

L'apostrophe cruellement.

Un chevalier de la belle affligée,

Qui souffrait trop de la voir outragée,

Souleva le mantelet

De celle qui tant péroraît;

Lors, on vit une loupe énorme,

De la plus vaste et noire forme,

Qui tout le dos lui décorait,